

Article

« La restauration du patrimoine aux États-Unis : évaluation critique et orientations »

Pierce F. Lewis

Cahiers de géographie du Québec, vol. 21, n° 53-54, 1977, p. 269-292.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/021365ar>

DOI: 10.7202/021365ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

LA RESTAURATION DU PATRIMOINE AUX ÉTATS-UNIS : ÉVALUATION CRITIQUE ET ORIENTATIONS *

par

Pierce F. LEWIS

*Professor, Department of Geography, Pennsylvania State University
403 Deike Building, University Park, Pennsylvania 16802, U.S.A.*

AVERTISSEMENT

Cet article était originellement destiné au public américain et ses exemples sont entièrement empruntés aux États-Unis. Cependant, la critique de la restauration du patrimoine, qui constitue le thème central de l'article, s'applique aussi en bonne partie dans le contexte canadien. Lors de mes voyages, de Victoria à Percé, effectués au cours des cinq dernières années, j'ai été frappé par la ressemblance entre le Canada d'aujourd'hui et les régions limitrophes des États-Unis telles qu'elles étaient il y a quarante ans. Il n'y a rien de péjoratif ou de honteux à cela, car même s'il est connu que, sur bien des plans, le Canada est à la remorque des États-Unis, le fait de « being behind the times » peut être considéré comme une chance à certains égards. En effet, les États-Unis, se sont projetés dans l'avenir, prenant pour acquis que le futur sera meilleur que le présent, et certainement meilleur que le passé. Les Américains ont la réputation bien méritée d'être des innovateurs. Le qualificatif « innovative » désigne la plus haute louange aux États-Unis. Mais c'est le destin des innovateurs que de commettre des erreurs puisqu'ils ne peuvent avoir recours à l'expérience du passé pour s'orienter. Et les erreurs de ces innovateurs dans un pays riche et puissant ne peuvent être minimales. Par exemple, la plupart de nos grandes villes sont au bord de la ruine, et leurs habitants terrorisés, parce qu'il y a vingt ans nous n'avons pas pris le temps d'examiner les conséquences de nos programmes « innovative » de rénovation urbaine. Nous avons négligé de rechercher quel serait l'effet de la construction d'autoroutes urbaines « innovative » sur un tissu urbain qui lui-même représente une évolution étalée sur deux siècles. Il était trop tard lorsque nous nous sommes aperçu

* Cet article est paru originellement en anglais dans la revue *Pioneer America*, vol. VII, no 2, July 1975, p. 1-20, sous le titre « The future of the past: our clouded vision of historic preservation ». La traduction a été effectuée avec la permission de l'auteur et de l'éditeur de *Pioneer America*, que nous remercions. L'adaptation en français a été réalisée au département de Géographie de l'université Laval par Stephen GAZILLO, sous la direction de Marcel Bélanger. L'article est tiré du texte d'une communication lue à la réunion annuelle de la « Pioneer America Society », Abingdon, Virginie, le 8 novembre 1974. Toutes les photographies sont de l'auteur.

du résultat désastreux de ces innovations : les autoroutes ne peuvent être détruites, bien que San Francisco ait fait quelques pas dans cette direction, et nos villes abîmées ne peuvent être reconstruites, encore moins repeuplées, sinon à des coûts sociaux et financiers ruineux. Nous sommes les victimes de notre richesse et de notre impatience.

Puis-je suggérer aux Canadiens qu'il n'y a rien à gagner à envier la richesse et le progrès américains, mais qu'ils ont tout à gagner à vouloir utiliser ce qui est leur chance particulière. Pour s'être trouvés à la remorque de la technologie américaine, les Canadiens ont ce merveilleux avantage que nous Américains n'aurons jamais : pour paraphraser Lincoln Steffens, les Canadiens peuvent sonder l'avenir et en connaître les mécanismes. Voilà qui est particulièrement vrai lorsqu'il s'agit de restauration patrimoniale. Le patrimoine apparaît plus intact au Canada qu'il ne l'est aux États-Unis. En outre il est encore temps au Canada de sauvegarder ce patrimoine et de l'utiliser à bon escient. Les Canadiens peuvent examiner davantage l'expérience américaine de restauration patrimoniale pour en rechercher les erreurs (il apparaîtra aux lecteurs que la restauration patrimoniale américaine est un échec pitoyable). Même s'il n'est pas trop tard au Canada, je considère que le temps presse pour entreprendre une action éclairée.

LA SAUVEGARDE DU PATRIMOINE AUX ÉTATS-UNIS

La littérature « patrimoniale » (dédiée à la conservation du patrimoine) est abondante aux États-Unis. En dépit de sa variété et de son volume, elle traduit un état d'esprit particulier : celui de la déception face à l'apathie du public, de la colère suscitée par la vénalité qui tend à détruire nos sites historiques. Mais dans cet état d'esprit il y a place également pour un optimisme, tantôt exprimé, tantôt implicite. Si nous unissons nos efforts, disent les défenseurs du patrimoine, nous réussirons peut-être. Voilà qui est bien réconfortant, mais qui paraît finalement irrecevable. À travers mes lectures sur la défense du patrimoine, je n'ai jamais rencontré l'affirmation suivante qui m'apparaît être pourtant la pure vérité : le mouvement pour la défense du patrimoine aux États-Unis a été et continue d'être un échec fracassant.

Un constat d'échec

Je ne m'attends pas à ce que cette affirmation soit bien accueillie dans les milieux dédiés à la défense du patrimoine ; on peut prétendre que je dramatise tellement la situation que l'ensemble de mon argumentation doit être rejeté. En effet, on peut facilement citer l'exemple d'immeubles en péril qui, telle Pauline, ont échappé à la fatalité. On connaît également le cas de groupes de citoyens intelligents et vigoureux qui ont arrêté la marche des bulldozers. L'excellent travail d'organisations telles que le National Trust for Historic Preservation, dont le dévouement est inlassable, est de notoriété publique.

Cependant, l'exemple de réussites est malheureusement rare. Examinons la situation dans son ensemble. Des quatre-vingt-dix bâtiments créés par

Louis Sullivan à Chicago, environ les deux tiers ont été détruits, et les citoyens les plus avertis admettent carrément leur impuissance à sauver ce qui en reste¹. L'ouvrage intitulé *Lost America*², nous est familier : en parcourant cette encyclopédie qui répertorie les « trésors perdus », nous découvrons qu'elle ne contient qu'un faible échantillon de ce qui a été irrémédiablement détruit. L'ouvrage *Architecture Worth Saving in Onondaga County*³, est aujourd'hui épuisé, sans doute du fait qu'il est devenu inutile : la plupart des immeubles à sauvegarder ont été détruits depuis sa publication il y a une douzaine d'années.

Mais ce ne sont là que fétus de paille emportés par le vent. Pour se rendre compte de l'étendue du cataclysme, il ne suffit pas de dénombrer les immeubles magnifiques qui ont été détruits. Pour vraiment comprendre, il faut observer de ses yeux certains paysages. Allons dans le centre de n'importe quelle grande ville américaine (la partie la plus vieille bien sûr) et examinons l'œuvre dévastatrice. Allons par exemple à Détroit : en dépit de sa réputation de vacuum culturel au XXe siècle, Détroit fut en fait l'une des villes intéressantes, sinon distinguées, de la région des Grands Lacs, empreinte de l'élégance de l'Amérique du XIXe siècle. Le charmant vieil Hôtel de Ville de James Anderson a été détruit pour faire place à un terrain de stationnement municipal et la plupart des beaux immeubles de l'époque pré-automobile de la basse-ville de Détroit ont été démolis auparavant (photo 1). La même histoire se répète, avec des variantes, à Cleveland,



PHOTO 1 *Détroit : La plupart des édifices de l'époque pré-automobile, dans le centre-ville, ont été détruits. Vue prise près de l'hôtel de ville, 1956.*

Columbus, Dayton (Ohio), Louiseville (Kentucky), Denver (Colorado) et dans d'autres localités. Il y a trente ans, on a reconnu Saint-Louis (Missouri) et Cincinnati (Ohio) comme les deux villes américaines les plus remarquables, parce qu'elles se sont toutes deux épanouies pendant la décennie 1840-50, aux beaux jours du bateau à vapeur, et parce que cette décennie a été aussi l'époque du style flamboyant de la maison georgienne en rangée. Dans ces deux villes, on trouvait ce type de maison sur des milles carrés, et l'effet en était splendide. Aujourd'hui, Saint-Louis évoque les ruines de Dresde, et Cincinnati paraît se diriger vers le même destin ; en effet, la plus grande partie de la ville est devenue méconnaissable pour celui qui l'a parcourue et aimée. À Washington, D.C., en passant sur la 16e rue Nord-Ouest, à seulement une douzaine d'îlots au nord de la Maison Blanche, on peut apercevoir le spectacle d'une architecture stalinienne s'étendant à perte de vue en direction du nord où se trouve le plus bel ensemble d'architecture populaire américaine, d'inspiration néo-romaine. Dans tous ces cas, les défenseurs du patrimoine ont imploré pitoyablement, ont supplié, mais en vain, et le Juggernaut continuait son mouvement. Ici et là quelques bâtiments étaient sauvés pendant que nous perdions simultanément des villes entières. À la réflexion, l'échec des luttes pour la sauvegarde du patrimoine apparaît plus dramatique encore. Essayons de dresser la liste des sites où la sauvegarde du patrimoine a réussi, c'est-à-dire est parvenue à sauver convenablement des paysages urbains des XVIIIe ou XIX siècles. Omettons, d'autre part, les Williamsburg ou les Sturbridge (qui sont des cas de création et non de restauration) ainsi que les sites ayant échappé à la destruction du fait qu'ils passent inaperçus (comme Pentwater, Michigan ou Mifflensburg, Pennsylvanie. Cette liste est vraiment limitée. Il y a Georgetown, bien sûr ! Beacon Hill ? Une partie de Savannah ? Le Vieux Charleston ? Un morceau d'Annapolis ? Santa Fé ? La Nouvelle Orléans ? New Castle, Delaware ? Litchfield, Connecticut ? Cape May, New Jersey ? Society Hill, ou plutôt ce qui en reste ? Un îlot ou deux à Seattle ? En cherchant bien on ajouterait peut-être une vingtaine de cas. Voilà bien peu de choses en comparaison du nombre total des villes américaines. En revanche la liste des sites massacrés serait bien longue et ennuyeuse : Ludington, Michigan ? Bellefonte, Pennsylvanie ? Sutton, Massachusetts ? la plus grande partie du vieux Boston ? les 95% de Charleston qui s'étend au delà des limites de l'arrondissement historique, d'abord remanié puis abandonné, de sorte que maintenant un visiteur dans ce secteur pourrait être excusé de penser qu'il est arrivé par erreur à Hoboken, New Jersey ? Face à tout cela on peut poser une question que les responsables du patrimoine ne formulent pas spontanément : pourquoi la sauvegarde du patrimoine a-t-elle si misérablement échoué aux États-Unis ?

Les causes de l'échec de la sauvegarde du patrimoine

La question est désagréable et il est peut-être encore plus désagréable d'y répondre. Cependant, à moins que nous ne la soulevions — et y réfléchissions — il y a peu de chances que nous découvriions la cause de notre échec collectif et son remède. Essayons d'analyser cette question. Depuis longtemps nous avons essayé de convaincre nos compatriotes que la sauvegarde du patrimoine est un objectif valable. Cependant, comme j'essaie

de le montrer, la grande majorité des Américains ne semble pas prendre notre argumentation au sérieux. Pourquoi ?

Les alternatives suivantes apparaissent inéluctables : ou bien notre augmentation est mauvaise, ou bien il y a quelque chose qui cloche dans l'opinion du grand public américain, ou bien encore ces deux propositions sont-elles vraies simultanément. Examinons d'abord la deuxième proposition. Il est séduisant de vouloir blâmer l'opinion publique. Dans ce cas l'échec que nous avons constaté n'est pas le nôtre. Il provient d'une carence tragique de la nation, d'une indifférence extrême face aux valeurs de l'histoire. Les Américains n'ont jamais pris l'histoire très au sérieux. Henri Ford l'a très bien dit : « l'histoire est une sottise (bunk) » et cette boutade est devenue célèbre parce qu'elle traduisait ce que beaucoup d'Américains ressentaient depuis longtemps sans vouloir l'admettre⁴.

Pis encore, plusieurs Américains éprouvent une réelle hostilité envers l'histoire. Le respect du passé, après tout, est contraire à l'essence même du « rêve américain », le rêve du progrès, de la croissance et d'un avenir meilleur. C'est l'espérance d'un avenir meilleur qui a entraîné les Européens à quitter le Vieux Monde, avec ses injustices inscrites dans l'histoire, pour s'établir dans un continent qui échappait à l'emprise du passé. Dans ce pays les mots « jeune », « progressiste », « innovateur » et « neuf » portent une charge très forte. Les « vieilles » choses sont désignées comme étant « fatiguées », « épuisées », « usagées » et en fin de compte « mauvaises ». À tel point que nous ne pouvons même pas supporter de parler de « vieille personne », et que nous affublons notre langage d'euphémismes barbares. Un club pour vieillards devient un « club d'Âge d'or ». Des agents immobiliers louent des logements prestigieux aux personnes d'âge mûr vivant leurs années dorées. Vendeur et client craignent les vieilles choses, comme ils craignent la vieillesse et la mort.

Nous connaissons tous des gens qui sont irrécupérables, « des anti-historiques ». Mais on sait aussi qu'il existe un contre-courant dans la société américaine d'aujourd'hui, qui considère que l'avenir ne sera pas nécessairement meilleur, et que le passé est nettement plus attrayant que les visions futuristes des années 80. Ce contre-courant prend de l'ampleur aujourd'hui et cela pour de bonnes raisons. Il serait difficile de trouver dans l'histoire américaine une époque dans laquelle nous aurions subi autant d'échecs que durant la dernière décennie : le naufrage de la « New Society », la défaite du Vietnam, la démoralisation politique atteignant la Maison Blanche elle-même, la découverte que le sort des États-Unis était lié aux caprices des émirs de l'Arabie. Nos projets les mieux conçus ont soudainement sombré : le DDT, qui devait éliminer la famine et la maladie, emprisonne ; la « révolution verte », qui devait reporter l'échéance d'une famine mondiale, peut finalement engendrer des pénuries catastrophiques. Nos projets d'aménagement les plus coûteux, comme la rénovation urbaine, l'Interstate Highway Program, loin de libérer nos villes, les ont presque ruinées. Ces visions pessimistes ne sont pas le fait d'une majorité de détraqués, mais celui de millions d'Américains de classe moyenne à mentalité conservatrice et modérée qui, dans un monde où l'avenir annonce d'abord le choc du futur, se tournent vers le passé comme vers le seul refuge de l'esprit.

L'histoire : une marchandise

Il est facile d'affirmer que le rejet du présent et la crainte de l'avenir ne justifient pas le culte du passé : le pessimisme est une base bien fragile pour fonder le respect de l'histoire. On peut encore aller plus loin et montrer que chercher un refuge dans l'histoire est une manifestation de ce que David Lowenthal a appelé, « The American Way of History »⁵, c'est-à-dire la manifestation d'une vieille tendance américaine qui consiste à vouloir ignorer la dimension historique en tant que contexte de développement. Nous concevons l'histoire comme une marchandise, comme un stock de propriétés immobilières (photo 2). Nous sommes tous capables d'identifier le « lieu historique authentique » que nous reconnaissons grâce à des annonces

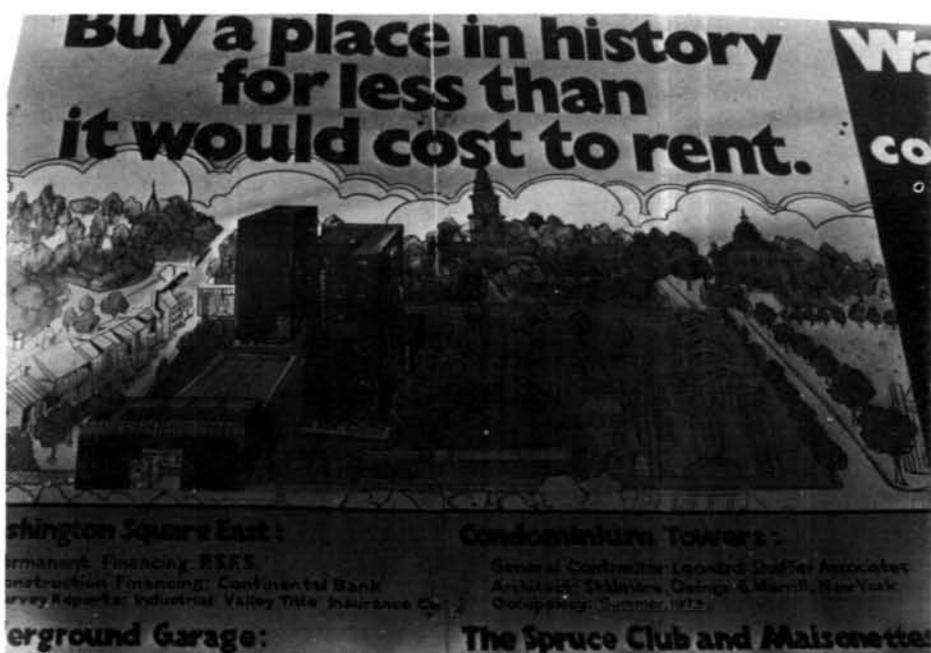


PHOTO 2 *L'histoire : un stock de propriétés immobilières à acheter, à vendre ou à louer. Old New England, 1972.*

bien en évidence, de la même manière que nous reconnaissons le « monument historique authentique » ceinturé de sa clôture blanche (entrée pour adultes \$1.00, enfants de moins de 12 ans 0.50¢). À l'intérieur de ce monument « historique et authentique » les pièces sont entourées de cordons de velours rouge, et les figurantes de l'époque coloniale, en crinolines de nylon vraiment « authentiques », récitent leur boniment sur les personnages « historiques et authentiques » qui ont dormi dans un lit « historique et authentique ». À l'extérieur de ce monument on coupe à la tondeuse « TORO » un gazon « historique et authentique ». Au delà de la clôture, le monde réel commence, un monde réel rempli de terrains de stationnement, de garages et de « Big Mac ». Si le monument « historique et authentique » a vraiment un caractère historique, le contact avec le monde réel peut devenir redoutable. La cabane

de bois où Abraham Lincoln est né se trouve nichée dans un temple grec, lequel est accessible par un escalier que n'aurait pas dédaigné Benito Mussolini. La cabane de Lincoln est elle-même embaumée dans une solution classique de formaldéhyde (photo 3). À la limite, on pourrait se passer de la cabane d'Abraham Lincoln car on n'en a vraiment pas besoin. Si l'histoire n'est qu'une marchandise, elle peut être manufacturée comme n'importe quelle autre marchandise. Il m'est arrivé de consulter un catalogue de meubles anciens, où l'auteur constatait avec un plaisir évident que le prix des antiquités, très élevé actuellement, était simplement un signe des temps. « La nostalgie », observe l'auteur, devient une « industrie motrice »⁶. Ce genre de nostalgie manufacturée prend des formes diverses. Avez-vous de la difficulté à vendre des automobiles ? Pas de problèmes : brodez-en simplement une au petit point, avec l'espoir que votre propriétaire de Volkswagen, saisi de nostalgie, se rappellera la voiture de son enfance et se tournera vers « Ford » (photo 4). Si l'histoire est trop chère ne vous inquiétez-pas ! L'histoire n'est pas à vendre elle est à louer (photo 2).



PHOTO 3 La cabane en rondins d'Abraham Lincoln, enchassée dans un temple grec et préservée au formaldéhyde.

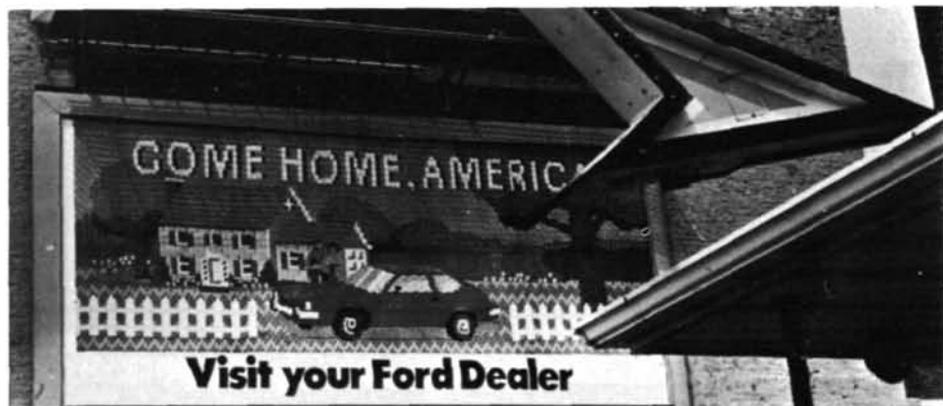


PHOTO 4 Le nostalgique propriétaire de Volkswagen est invité à retrouver la Ford de son enfance. Boston, 1974.

L'attachement romantique au passé

Il est facile de se moquer de ces maladresses « disneylandiennes », de les rejeter comme étant des fantaisies d'évasion, des manipulations de colporteurs en mal de vendre un élixir historique. Se moquer de ces maladresses, ce serait passer complètement à côté du sujet. Pour toutes sortes de raisons, beaucoup d'Américains intelligents et fortunés désirent profondément s'enraciner dans un univers permanent, dans un monde de tradition, un monde qui va à l'encontre de l'idéologie du progrès que nous, Américains, sommes supposés vénérer. Cet amour des objets traditionnels peut nous aider à expliquer la popularité croissante des « aliments naturels » à la Euell Gibbon, et les substances naturelles de la « Foxfire books ».

Cet attachement romantique au passé fait partie de nous depuis aussi longtemps que les Américains sont Américains. Pourquoi y a-t-il ce retour à l'imagerie historique de notre architecture ; pourquoi y a-t-il cette popularité du style néo-classique jeffersonien, ou celle de la maison de campagne stylisée par Downing, ou bien encore des « romanesqueries » néo-médiévales de Richardson ? Pourquoi le citoyen contemporain, s'il en a les moyens, construit-il sa maison en copiant le modèle d'un temple grec, ou d'un château de la Loire ? Maladresse ? Cela est certain, et personne ne niera que les Américains achètent en quantité industrielle de faux objets historiques, de l'histoire fausse en quantité épouvantable. Cependant, nous devons faire attention au sens de cette maladresse, même lorsque nous nous en moquons. Il ne faut pas prendre pour acquis que les Américains sont contre l'histoire, ni qu'ils rejèteront la restauration de haute qualité si on la leur rend accessible.

Absence d'une théorie de la restauration

Tout cela nous ramène à une question fondamentale. Pourquoi, en dépit de leur appétit latent pour l'histoire, les Américains sont-ils restés sourds aux campagnes menées pour la restauration, pour la conservation historique ? Pourquoi nos discussions ont-elles été si inefficaces ? Pourquoi des arguments qui nous semblent si évidents ne le sont-ils pas pour les autres ? La réponse, selon moi, est simple et elle n'est pas tellement réconfortante. Il me semble que dans notre enthousiasme pour la restauration, dans notre ardeur à combattre l'ennemi, nous avons consacré beaucoup d'énergie à l'action et très peu à une réflexion sur le « pourquoi ? » de notre désir de conserver les vieilles choses.

Or, la raison pour laquelle nous agissons est évidente. Il est clair que rien ne sera sauvé si nous n'agissons pas. Par ailleurs, il y a beaucoup d'objets dont la nécessité de restauration apparaît si évidente que la réflexion semble être une perte de temps. Qui mettrait en question la restauration de Monticello ? Qui, parmi nous, pourrait contester l'effort de la « Historic Charleston Foundation » pour mettre fin à la démolition des maisons « ante bellum » sur le Battery ? Pourquoi perdre du temps en discussion, quand il faut agir parmi tant d'embûches et que la force du mouvement pour la restauration apparaît si faible ? Ne sommes-nous pas d'accord sur l'essentiel ? Je pense que nous ne le sommes pas. Je crois, de fait, que si nous dressions la liste des arguments que nous avançons pour la défense du patrimoine, nous découvririons que chacun de ces arguments

implique autant de conceptions du patrimoine. Nous découvririons aussi, si nous examinions de près ces arguments, qu'ils sont en contradiction les uns avec les autres. Bref, nous découvririons que l'expression « sauvegarde du patrimoine » recouvre des réalités diverses. Nous croyons tous appartenir au même camp, alors qu'en fait ce n'est pas le cas. Au mieux, les défenseurs du patrimoine iraient dans des directions diverses. Au pire, ils seraient engagés dans une guerre intestine et sanglante. Il n'y a pas à s'étonner de ce que leur action soit si extraordinairement inefficace.

Aussi convient-il d'examiner avec soin l'argumentation en faveur de la sauvegarde du patrimoine. Mais j'aimerais d'abord formuler une objection. Lorsque je parle de sauvegarde du patrimoine, je n'ai pas en vue la sauvegarde de monuments, plusieurs d'entre eux étant déjà bien entretenus. Monticello sera certainement sauvé pour ses superbes qualités architecturales, et même s'il s'agissait d'un immeuble hideux, il serait quand même sauvé du fait que le président Jefferson y a vécu. Les sites qui ont été le théâtre d'événements importants ne risquent généralement pas de périr. Ainsi, le Théâtre Ford (où Lincoln a été assassiné) n'est probablement pas en danger. Les grands monuments historiques sont rarement menacés : ni le Monument de Washington, ni le Tombeau de Grant ne risquent de disparaître dans les années qui viennent. Et si un objet est « unique » en son genre (une *categorilla* selon la définition de John K. Wright⁷), il se trouve habituellement des gens pour en défendre la sauvegarde, tels la première égreneuse de coton à l'ouest de la Fall Line, la première fabrique de « bagels » à Manhattan (au nord de la rue Delancey), l'exemplaire unique de l'éléphant étamé qui servit jadis d'hôtel au sud de New York (photo 5), etc. Ce dont

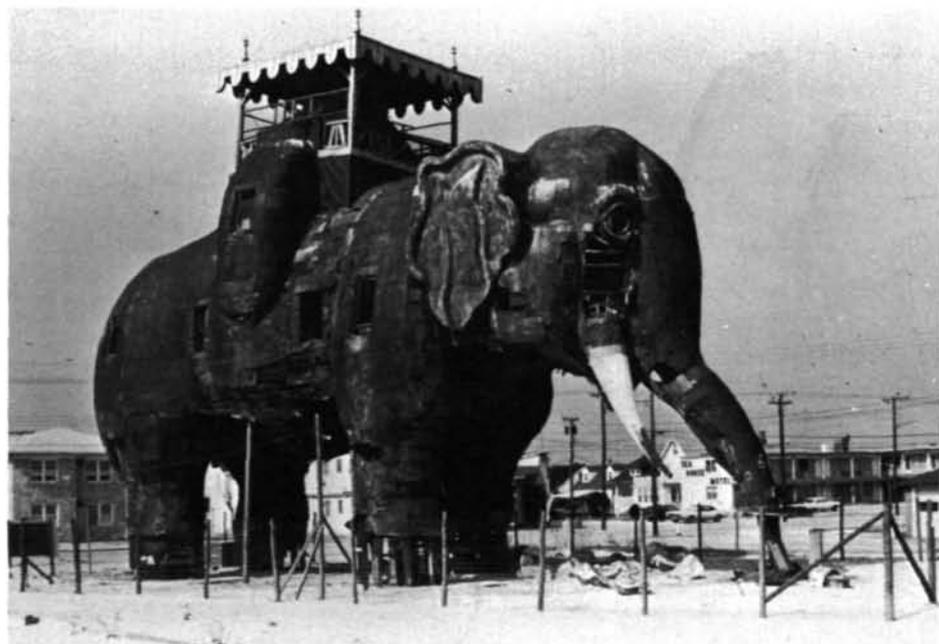


PHOTO 5 Le seul éléphant en fer blanc qui ait jamais servi d'hôtel sur la côte Est : Lucy l'éléphant de Margate (N.J.), 1972. Un groupe de défense du patrimoine a été constitué à Margate, dans le but de sauver Lucy pour la postérité.

je veux parler, c'est ce dont les défenseurs du patrimoine devraient s'inquiéter le plus : la sauvegarde des paysages historiques comme par exemple la sauvegarde de quartiers entiers de la Nouvelle-Orléans, de Boston, de Pittsburg, et même de Los Angeles ; de villages entiers au Michigan ou dans l'État de New York ; d'une grande partie de l'État du Texas, de l'Arkansas, ou de l'Iowa.

LES CONCEPTS THÉORIQUES D'UNE POLITIQUE DE SAUVEGARDE

Mais quelle serait l'argumentation d'une politique de sauvegarde des paysages historiques ? Et quels ont été les obstacles qui nous ont empêché d'aller plus loin ? On entend bien sûr toutes sortes d'arguments, mais je crois que ces derniers peuvent être regroupés en cinq catégories principales : la mémoire culturelle, la patine du temps, la proximité, la diversification de l'environnement et la valeur économique.

La mémoire culturelle

Ce type d'argumentation affirme que toute société normale doit pouvoir se situer et, pour cette raison, doit reconnaître ses origines et le sens de son histoire. À cette fin, il est nécessaire que nous disposions d'aide-mémoire tangibles et permanents, c'est-à-dire de témoins de l'environnement dans lequel nos ancêtres ont vécu, travaillé, et se sont divertis. Ces aide-mémoire



PHOTO 6 *Comment aborder la sauvegarde du patrimoine à Manhattan? Restauration de la restauration, 1972.*

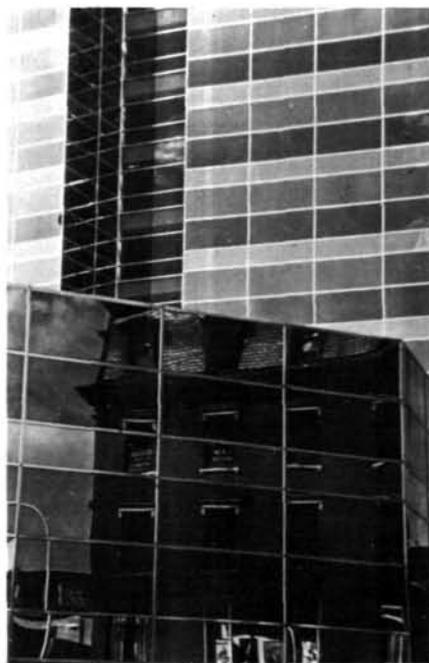


PHOTO 7 *L'histoire peut-elle être préservée comme un insecte dans l'ambre? Worcester, Mass., 1974.*

sont particulièrement importants pour les jeunes, pour qui l'expérience et le sens du passé sont naturellement moins importants et souvent superficiels, mais chez qui la capacité de saisir la subtilité de l'expérience humaine est souvent étonnante.

L'appel à la mémoire culturelle exerce un grand effet sur la plupart des défenseurs du patrimoine. Il s'agit de loin de la forme d'argumentation la plus persuasive. Cependant, si l'on pousse l'analyse un peu plus loin, on fait face à plusieurs problèmes d'ordre pratique. Même si l'on trouve les mots appropriés pour exprimer cette idée dans un langage facilement accessible (ce qui n'est pas toujours facile), la sauvegarde des paysages culturels soulève des questions fondamentales. Quelles époques convient-il de sauvegarder ? Les gens de Williamsburg ont rencontré ce problème et l'ont résolu en démolissant d'excellents bâtiments du XIXe siècle pour créer un paysage du XVIIIe siècle. À Sturbridge on a résolu le même problème en partant du principe que 1830 était l'année importante ; à partir de là on a reconstitué de toutes pièces un village de l'époque. Mais comment aborder la sauvegarde du patrimoine dans le Chicago Loops ou dans Manhattan (photo 6) ? Est-il raisonnable de geler un paysage qui, par définition, reflète un ensemble d'événements en permanente évolution (photo 7). Comment peut-on faire vivre l'histoire en voulant sauvegarder cette dernière comme un insecte dans l'ambre.

Abordons un autre problème encore plus difficile. Si l'on justifie la sauvegarde du patrimoine par le concept de « mémoire culturelle », il est à la fois nécessaire et évident que l'œuvre de restauration reste fidèle au passé ; plus encore, qu'elle lui soit parfaitement fidèle. Voilà qui est très exigeant. Les responsables de Sturbridge nous démontrent quotidiennement qu'il faut déployer de très grands efforts d'ordre technique et professionnel pour arriver à connaître ce qu'étaient ces premiers villages de la Nouvelle-Angleterre, et il en faut encore davantage pour les reconstituer. Mais tout n'est pas résolu pour autant. Est-il possible d'exprimer la vérité d'un objet hors de son contexte ? La fidélité au paysage culturel ne se conçoit pas sans une certaine dimension de choses ; il faut une étendue suffisamment vaste pour qu'existe un paysage dans sa totalité. Quelle sera donc l'étendue de ces arrondissements historiques ? En d'autres termes peut-on saisir toute la vérité historique dans un espace bien enclos telle la vitrine d'un musée ?

Il y a ensuite le problème de l'honnêteté intellectuelle face à la tentation d'embellir l'histoire. Il va de soi, pour quiconque est familier avec la culture américaine, qu'il faut sauvegarder aussi bien l'architecture commune que les immeubles d'un faciès exceptionnel, qu'il faut sauvegarder la chaumière du paysan et la cabane de l'esclave autant que les résidences spacieuses des planteurs. La société de jadis était à la fois bonne et mauvaise. La sauvegarde du patrimoine conforme à la vérité historique doit nous le rappeler. Mais comment traduire ce principe dans le cas d'un village contemporain ? Il n'y a pas si longtemps, à Bellefonte, Pennsylvanie, un propriétaire foncier a supprimé les installations sanitaires primitives (four-story gravity feed privy) situées à l'arrière de l'un des édifice lui appartenant. Le ministère de la Santé l'aurait sans doute fait à sa place si le propriétaire ne s'en était pas occupé lui-même. Cependant si nous voulons

vraiment demeurer fidèle au XIXe siècle, nous ne pourrions ignorer le fait que l'élimination des excréments a constitué l'un des principaux problèmes de l'urbanisation à cette époque et que les épidémies de typhoïde faisaient partie du cycle de l'année. Il est clair que nous ne nous inoculerons pas cette maladie mortelle au nom de la vraisemblance historique, mais où faut-il s'arrêter dans cette voie ?

Que ressentons-nous vraiment lorsqu'on nous propose de sauvegarder le Eastern State Penitentiary (une prison) à Philadelphie en transformant ses cellules en boutiques ? Et que dire de la transformation de vieilles gares en restaurant de luxe ou en bibliothèque publique ? (photo 8). Pourtant si l'on tente de sauver la « façade » d'un immeuble, de telles reconversions sont nécessaires et souhaitables. Par contre, si l'on tente de respecter la vérité historique, ces adaptations (comme le Ghiradelli Square) sont discutables. Dans ces conditions, où s'arrêter dans la sauvegarde ? À quels usages affecter les vieilles gares dans l'état actuel du marché immobilier ? Je ne suggère pas que les défenseurs du patrimoine s'opposent à ces adaptations, mais je suggère qu'il faut discuter ces questions et définir clairement ses positions. Sinon, il ne faudra pas se surprendre si le public en conclut que les défenseurs du patrimoine sont des gens indécis, illogiques ou stupides.

La patine du temps

Le deuxième type d'argumentation est moins fondé sur le raisonnement que sur l'affirmation d'un goût personnel répandu qui emporte la conviction.



PHOTO 8 *La reconversion irréprochable d'une ancienne gare en bibliothèque publique. Cowen, Pa., 1972.*

Nous l'appellerons l'argumentation de la « patine du temps ». Pour plusieurs défenseurs du patrimoine ce type d'argument est le plus fort. Quelle joie d'observer le jeu de la lumière sur les pavés usés des vieilles rues de Nantucket (photo 9), ou bien d'observer les vieilles rampes en bois de l'escalier qui mène aux portiques de St. Francisville ou d'observer la grille de fonte de Savannah ? Qui parmi nous n'a pas éprouvé un secret plaisir à caresser de la main un vieux pilastre marqué par l'usure des générations ; et qui n'a ressenti la chaleur dégagée par la patine d'un vieux heurtoir de cuivre bien poli, ou d'une cheminée imprégnée de fumée ?



PHOTO 9 Les pavés de Nantucket, 1963.

On ne discute pas beaucoup de ces questions ni en quantité ni en qualité. Les Américains sont, dit-on, doués de sens pratique. Ils ne devraient pas, pense-t-on, éprouver une satisfaction à caresser de la main de vieilles choses.

Mais ne sommes-nous pas réticents à ce type d'expérience parce que justement le sentiment que nous en éprouvons est très profond ; c'est à dire parce que nous sommes embarrassés par l'intensité même de ce que nous ressentons et parce que nous sommes frustrés de notre incapacité à traduire dans un langage logique, ce que nous ressentons avec tant de passion ? Comment susciter la compréhension d'autrui ? Parfois, un homme courageux comme Fred Kniffen admettra, dans ses écrits, qu'il étudie les vieilles maisons parce qu'il les aime — et plus encore lorsqu'elles sont délabrées — mais peu parmi nous ont le courage d'une telle honnêteté. Plusieurs défenseurs du patrimoine insinuent eux-mêmes que l'Américain moyen préfère les dessus de table en Formica aux vieilles planches de noyer. Nous admettons que dans notre système d'éducation, il y a peu d'incitation au respect pour les antiquités, et encore moins pour les objets marqués par la patine du temps. Ces vieilles choses ont d'ailleurs disparu parce qu'elles n'étaient pas pratiques : un verre de Martini laisse une trace sur le vieux noyer, mais il n'en laisse pas sur le Formica. Il faut toujours polir le cuivre, aujourd'hui comme autrefois. Pour certaines personnes, ces vieilles choses rappellent des travaux pénibles ; frotter les cuivre ou polir l'argent des poignées de portes était un travail dur et ingrat, que seule une élite privilégiée avait les moyens de faire exécuter. L'argumentation fondée sur la patine du temps ne peut donc être utilisée sans susciter le reproche d'un certain snobisme ni sans risquer d'être rejetée par ceux-là même qui devraient être nos alliés.

Nous avons donc, pour la plupart d'entre nous, dissimulé nos sentiments et nous ne les avouons qu'à ceux-là que nous croyons capables de partager

et de comprendre notre passion secrète. Aussi, envers ceux qui ne peuvent être convaincus par les arguments de la mémoire culturelle ou de la patine du temps, devons-nous avoir recours aux autres types d'argumentation que nous avons relevés plus haut. Il s'agit ici de raisonnements très mécaniques destinés aux masses qui ne peuvent ni comprendre ni même apprécier l'argumentation la plus convaincante.

La proxémie

Le premier de ces raisonnements est celui de la « proxémie » (successful proxemics). Les défenseurs du patrimoine n'utilisent cet argument que depuis peu ; mais on peut s'attendre à ce qu'il se répande de plus en plus à mesure que la littérature des sciences sociales imprègne le langage de la vie quotidienne. L'idée en est très simple même si son application peut devenir complexe et subtile. Le fondement de cette argumentation repose sur les écrits de Jane Jacobs, Herbert Gans, Edward Hall, Oscar Goldman, Robert Sommer, Ada Louise Huxtable⁸, et bien d'autres. Il consiste à dire que les êtres humains vivent leur vie quotidienne dans une sorte « d'espace micro-géographique », défini par la dimension des pièces, la largeur des rues, la distance entre les fauteuils dans un salon. Dans les diverses cultures les gens se sont habitués à certains espaces, certains intervalles entre eux-mêmes et les autres et les objets. Si les intervalles sont trop rapprochés, nous étouffons ; s'ils sont trop distancés, nous devenons agoraphobiques. Si les intervalles sont incorrects, nous commençons à sentir l'inconfort et l'hostilité sans que nous sachions pourquoi. L'étude de l'espace personnel – qu'Edward Hall appelle « la dimension cachée » – est maintenant appelé « proxémie » et les géographes et psychologues qui étudient le comportement, nous montrent que la santé collective d'une société donnée dépend de plus en plus largement de la qualité de notre environnement proxémique. En outre, nous avons appris que des changements importants dans la « proxémie » d'une société sont de nature à produire des changements significatifs dans la société elle-même. En voici un exemple facile à comprendre : les métayers noirs ont quitté la Caroline du Sud et ont émigré à New York, croyant améliorer leur sort. Ils ont effectivement trouvé un meilleur revenu. Cependant, on ne trouve pas à New York ce que la Caroline rurale pouvait tout de même offrir malgré sa pauvreté : des espaces verts où l'on respire à son aise. La transplantation de ces migrants ruraux à New York, dans des appartements de Lenox Avenue (photo 10), dans un milieu social où la confrontation constante avec des populations étrangères exerce un effet corrosif, a entraîné un véritable bouleversement social.

À l'inverse de ce que l'on trouve à Harlem, il y a dans plusieurs villes américaines des milieux favorables à la vie quotidienne. Ainsi, comme Jane Jacobs et Herbert Gans l'ont démontré d'une manière convaincante pour Boston⁹, nous devons prendre le temps de réfléchir avant d'entreprendre des opérations de rénovation urbaine telles que la démolition d'un secteur de taudis et sa reconstruction en immeubles de type HLM. En effet, les chances sont grandes, et c'était le cas dans les quartiers italiens du nord de Boston, pour que des immeubles vieux et misérables abritent néanmoins une population bien adaptée à son milieu, c'est-à-dire une



PHOTO 10 *La confrontation constante avec des étrangers. Harlem, 1967.*

population qui s'est construite un espace personnalisé, ajusté aux dimensions et aux formes de ces vieux immeubles du XIX^e siècle, noircis par la fumée et malodorants. Il est également vraisemblable que le fait de démolir ces vieux immeubles ne signifiait rien du moins que la destruction du tissu d'un quartier parfaitement sain. En effet, dans ce type de milieu, les taux de délinquance, de criminalité et de divorce étaient relativement bas. La contrepartie de ce que l'on observe dans le nord de Boston, est l'exemple de Pruitt-Egœ à St. Louis, où la construction d'un HLM de 2 700 unités s'est accompagnée d'une telle augmentation de la criminalité que l'on peut parler d'une désintégration de la civilisation : la situation y était devenue tellement hors de contrôle que le St. Louis Housing Authority a dû en ordonner l'évacuation et le dynamitage. C'était admettre la faillite la plus retentissante des méthodes traditionnelles utilisées dans la rénovation urbaine aux É.-U.

C'est ici que les spécialistes de la proxémie et les défenseurs du patrimoine se rejoignent. Ils insistent les uns et les autres sur la restauration des vieux quartiers pour des raisons d'ordre pratique et social, en constatant que les vieux quartiers fonctionnent bien tandis que les nouveaux HLM de style stalinien de toute évidence sont un échec. La morale de l'histoire est simple, la ville est un phénomène plus complexe qu'on ne l'admet et s'attendre à ce qu'une ville s'améliore socialement par la simple démolition des vieux immeubles est aussi extravagant que de croire qu'un chimpanzé pourrait réparer une montre suisse avec un marteau.

Il y a cinq ans, on n'entendait guère parler de l'argument de proxémie mais on en parle de plus en plus aujourd'hui. On en parlera encore davantage

à mesure que les idées de Hall, Goldman et Huxtable se diffusent et que les Pruitt-Igøes surgissent. Ainsi, les défenseurs du patrimoine se rendent de mieux en mieux compte de la force de l'argumentation basée sur la proxémie, comme moyen de convaincre les sociologues de la nécessité de restaurer les vieux quartiers, plus particulièrement dans les centres-ville. L'idée ne me viendrait pas de suggérer que cet état de chose est mauvais : si l'argumentation de la proxémie peut être utilisée pour sauvegarder nos arrondissements historiques et si les spécialistes en sciences sociales se joignent à nous, tant mieux. Plus nous aurons d'alliés, mieux ce sera. Cependant, si nous utilisons le concept de proxémie dans la lutte pour le patrimoine, nous aurons à en tirer les conséquences. D'abord, nous aurons à lire énormément pour apprendre à discuter d'une manière précise de cette question ; il n'y a rien de tel qu'un chercheur en sciences sociales utilisant à tort et à travers un nouveau jargon scientifique. Mais, ce qui est plus important, c'est que nous devons admettre au départ que plusieurs aires dont l'intérêt historique est considérable ne peuvent être rénovées à des fins résidentielles, quelle que soient la méthode utilisée. Ces aires sont en fait très souvent des taudis, face à quoi l'argumentation de la proxémie est impuissante. Au contraire, cette argumentation pourrait même militer à l'encontre de leur sauvegarde. Encore une fois, je ne suggère pas que nous renoncions aux arguments de la proxémie ; ils sont intéressants, séduisants et susceptibles d'être utilisés dans la restauration du patrimoine. Mais si nous les utilisons, nous ne pouvons pas tantôt les adopter et tantôt les rejeter, ce qui n'est ni honnête ni raisonnable. Nous n'aurions pas à nous surprendre si, parmi nos collègues, ceux-là qui comprennent le mieux et qui sont le plus sensible à l'argumentation de la proxémie, fassent ressortir les faiblesses de l'argumentation de la « mémoire culturelle », ou bien encore les carences de l'argumentation fondée sur la « patine du temps ». Je doute, par exemple, qu'Edward Hall ou Jane Jacobs appuieraient, au nom de la proxémie, la restauration de la prison d'État de Philadelphie, si belle et si ancienne soit-elle.

La diversification de l'environnement

La quatrième catégorie d'argumentation patrimoniale, celle de la « diversification de l'environnement » est à la fois séduisante et dangereuse. Nous en connaissons très bien les principes : l'échelle de notre monde très urbanisé devient de plus en plus inhumaine. Dans cette optique, les environnements d'autrefois étaient plus diversifiés du fait que plus de gens étaient impliqués dans les processus d'aménagement et de construction, et du fait que n'existait pas la distribution massive de revues telles que *Better Homes and Gardens* qui enseignent à chacun comment aménager les jardins et les cuisines. Autrefois, il était également onéreux d'aller d'un endroit à un autre ; de ce fait les aménagements étaient localement diversifiés puisqu'ils devaient servir à plusieurs fins. Les gens ne pouvaient tout simplement pas sauter dans leurs voitures et traverser la ville pour aller travailler ou acheter du pain. Le « zonage » n'avait pas encore été inventé. Pourquoi donc la restauration patrimoniale ? Bien sûr, parce que les environnements historiques fournissent aux Américains d'aujourd'hui une alternative à l'homogénéité plastique des banlieues ou des avenues d'immeubles en hauteur.

Il est clair que cet argument est séduisant, mais si on l'utilise beaucoup, il recueillera toute sorte d'adeptes. Si la diversification devient un mot d'ordre, alors les alignements des maisons en briques de Baltimore ne devraient être restaurés qu'en y introduisant de la variété : par exemple par l'ajout de revêtements d'amiante ou de permastone ou bien encore par l'ajout d'édifices en hauteur ? Et pourquoi pas par celui de terrains de stationnement ? Cela est incontestable ! Il faut une variété de formes et de couleurs — une Imperial bleue par ici, une Ford violette par là, une Pinto rose un peu plus loin — une certaine gaieté quoi ! Tout cela ne rompt-il pas la monotonie d'un paysage ?

À cela, on pourrait répondre que ce n'est pas exactement ce type de diversification que l'on avait à l'esprit ; que Baltimore apporte un élément de variété dans l'ensemble national de villes telles qu'Indianapolis, Columbus et Dayton et qu'il est souhaitable, de ce fait, d'encourager la restauration des alignements de maisons en briques de Baltimore de la même manière que la restauration de l'architecture hispanique de Santa Fe. Il faut voir dans l'un et l'autre cas l'affirmation orgueilleuse de valeurs originales au sein de l'uniformité urbaine contemporaine. En est-il vraiment ainsi ? Nous faut-il de l'architecture hispanique à Santa Fe ? Du fer forgé à la Nouvelle-Orléans ? Du style colonial à Philadelphie, comme par exemple des stations-service, des roulottes à frire le poulet, ou même des terrains de stationnement de type colonial ? (photo 11).

Il devient clair, en ce qui concerne la restauration patrimoniale, qu'il faut choisir soigneusement ses arguments. Car si on veut justifier la restauration en prenant comme base la diversification de l'environnement on ne peut pas se surprendre si cette diversification prend des formes inattendues. Il n'est pas étonnant que les défenseurs du patrimoine aient abandonné un argument aussi glissant.

La valeur économique

Nous arrivons ainsi à la cinquième et dernière catégorie d'argumentation patrimoniale, celle de la recherche du profit. Cet argument affirme qu'il faut restaurer le patrimoine parce que cela est payant. La restauration attirera les touristes et les résidents fortunés ; elle entraînera l'élévation des valeurs foncières et par conséquent l'accroissement des revenus municipaux. Restaurer maintenant, le profit viendra ! Tel est le sens de cette



PHOTO 11 *Vous voulez de l'architecture coloniale ? en voici. Washington, D.C. 1974.*

argumentation. L'argument du profit est une arme efficace pour la simple raison qu'il atteint ceux-là que nous voulons le plus convaincre : les développeurs, les agents immobiliers, les spéculateurs fonciers, les entrepreneurs et les législateurs, lesquels ont souvent le droit de vie et de mort sur nos monuments historiques et pour qui la logique de l'argent est sans réplique. Le fondement de cette argumentation est puissant : elle réussit là où les autres ont échoué. Nous l'utilisons donc. Nous soumettons les arrondissements historiques à des analyses de coûts/bénéfices, nous élaborons des normes selon lesquelles la valeur historique des édifices peut être mesurée et en fonction desquelles la décision d'une démolition ou d'une restauration sera prise.

Les faiblesses de l'argumentation économique sont évidentes ; elle suppose que nous mesurions ce qui en réalité ne peut l'être : la valeur culturelle. Car bien sûr, si nous déterminons l'intérêt d'un objet selon qu'il rapporte ou non de l'argent, nous ne pouvons plus guère interdire ces intrusions barbares dans les arrondissements historiques si effectivement elles rapportent de l'argent. Nous ne pouvons plus dénoncer la barbarie si nous composons délibérément avec elle. Bref, l'argumentation économique est un instrument extrêmement efficace, mais il est en fin de compte auto-destructeur, tout comme l'est l'usage de radiations mortelles pour sauver la vie d'une personne atteinte d'un cancer incurable.

Ainsi donc, nous utilisons l'argumentation de la recherche du profit, alors même que nous en méprisons l'usage et que nous nous haïssions nous-même pour avoir condescendu à une pratique aussi honteuse. Cependant, du fait même que nous ne respectons pas cette argumentation, nous avons complètement négligé d'en étudier les implications économiques. En d'autres termes, les défenseurs du patrimoine s'attendent si peu à voir réussir leur action, qu'il pensent rarement à analyser ce qui arriverait si leur entreprise connaissait le succès. Voilà une des pires erreurs, parce que la plupart des gens ne savent pas que l'entreprise de restauration peut devenir un monstre à la Frankenstein lorsqu'elle est couronnée de succès. Prenons seulement un exemple : la restauration du Vieux-Carré, le vieux quartier français de la Nouvelle-Orléans, qui peut être considérée comme une réussite.

LA RESTAURATION DU VIEUX-CARRÉ DE LA NOUVELLE-ORLÉANS

Le Vieux-Carré était évidemment destiné à la restauration patrimoniale. En premier lieu, ce vieux noyau franco-espagnol est tout à fait unique (photo 12). Il fut longtemps la seule grande ville américaine non-anglo-saxonne. En outre, ce vieux noyau constitue le centre de ce qui fut durant longtemps la seule grande ville du sud des États-Unis. Beaucoup de personnages y ont demeuré : des artistes, des hommes de lettres, des musiciens, etc. Le Vieux-Carré foisonne de pièces architecturales de haute valeur, magnifiquement conçues et solidement construites. Indépendamment de son architecture, l'ambiance du Vieux-Carré était merveilleuse. Une population cosmopolite et nombreuse y a longtemps vécu, Américains et Créoles, Noirs et Blancs, riches et pauvres, la bohème et les gens d'ordre. Le vieux quartier était grand, soit une superficie d'un demi-mille carré au centre de la

Nouvelle-Orléans, ce qui est assez étendu pour entreprendre une restauration authentique.

Le besoin d'un plan de restauration se fit cruellement sentir. Le vieux quartier s'était sérieusement détérioré au cours des ans : les rives du Mississippi étaient un véritable gâchis, un amoncellement de chemins de fer, d'entrepôts décrépits, de brasseries et de déchets de toute sorte (photo 13). Une modernisation intempestive y avait sérieusement gâché certains des plus beaux édifices tandis que d'autres avaient été démolis sans aucun scrupule. Lorsqu'on commença l'œuvre de restauration durant les années trente, il était presque trop tard ! Mais les citoyens de la Nouvelle-Orléans en prirent l'initiative avec intelligence. Le W.P.A. réunit les fonds nécessaires. Un organisme, le Old Regular Creole, rattaché à une

organisation politique de Bâton Rouge corrompue mais efficace, parvint à faire définir le Vieux-Carré comme arrondissement historique dans la constitution même de la Louisiane ; grâce à quoi toute démolition était interdite dans le vieux quartier sans l'approbation expresse d'une Commission responsable du contrôle de l'architecture. Le principe de cette action était fondé : la Commission du Vieux-Carré déclarait d'emblée que le quartier ne pouvait être restauré que si l'ensemble était sauvé, évitant ainsi l'erreur d'une restauration reposant sur la seule désignation de certains édifices pour fins de restauration. De la sorte de vieux édifices médiocres furent restaurés pour leur contribution à la valeur historique de l'ensemble. À la fin de la deuxième guerre mondiale, la Commission du Vieux-Carré demeurait une entreprise dynamique et, à la fin des années cinquante, une étude démontrait que le tourisme, suscité principalement par le vieux quartier, apportait à la Nouvelle-Orléans davantage de revenus que toute autre activité, à l'exception du port¹⁰. Lorsqu'au début des années soixante, le U.S. Bureau of Highways tenta de construire une autoroute nationale sur le bord du fleuve, presque en face de la cathédrale Saint-Louis, la valeur de l'action de restauration entreprise au Vieux-Carré devint évidente. Les citoyens de la Nouvelle-Orléans se soulevèrent sous l'impulsion du Old Regular Creole. Bénéficiant de l'appui inattendu de Stewart Udall, ministre de l'Intérieur à cette époque, ils forcèrent le ministère de la Voirie à construire son autoroute ailleurs. Il arriva que ce fut dans un ghetto noir¹¹. À la même époque, on refusa aux chaînes d'hôtels Sheraton et Marriott la permission de construire en hauteur au cœur du Vieux-Carré. L'Hôtel Sheraton dût adopter un style conforme aux dimensions du Vieux-Carré, tandis que l'Hôtel Marriott dut se localiser à l'extérieur de l'arrondissement historique, en construisant un édifice de 40 étages (photo 14). Durant toute cette phase, les revenus provenant du



PHOTO 12 *Le Vieux-Carré de la Nouvelle-Orléans était unique en son genre. La cathédrale St-Louis et le square Jackson vus de la rue Decatur, avril 1973.*



PHOTO 13 *La Nouvelle-Orléans : les rives du Mississipi et le vieux quartier français, vue prise depuis le toit de l'International Trade Mart situé sur Canal Street, 1973. Les rives du fleuve étaient un véritable gâchis. Les entrepôts et les voies de chemin de fer doivent être éliminés afin que le quartier ait une ouverture sur le fleuve. La cathédrale St-Louis, au cœur du quartier, est située légèrement à gauche du centre de la photo.*

tourisme augmentèrent à la satisfaction générale, sauf peut-être à celle de la population noire impuissante, dont le quartier avait été abimé par la construction d'une autoroute surélevée à six voies.

Le Vieux-Carré est certainement une réussite ; la plupart des vieux immeubles ont été restaurés, et tout cela rapporte beaucoup d'argent. Mais examinons les choses de plus près. Le vieux quartier s'est profondément transformé. Les bars tranquilles et les échoppes de quartier ont été remplacés par de luxueux bistrotts et des boutiques d'antiquaires. Bourbon Street, qui fût toujours un lieu de mœurs légères, est devenu l'occasion d'un « freak-show » de jour comme de nuit. Les Noirs, qui formaient autrefois plus de la moitié de la population résidente, ont été peu à peu chassés du vieux quartier par la hausse du coût des loyers. En outre, les résidents blancs, à revenus modestes, arrivent difficilement à boucler leur budget du fait que leurs petites maisons, restaurées, deviennent des logements luxueux. Selon le recensement de 1970, le coût d'un logement dans le vieux quartier, est deux fois plus élevé que dans l'ensemble de l'agglomération et trois fois plus élevé que dans les quartiers noirs. En outre, le maire de la Nouvelle-Orléans, réputé progressiste, a fait savoir que le vieux marché ne suffit plus aux besoins de la ville, et que les touristes le trouvent insalubre. Le vieux marché sera bientôt restauré : certains étalages tradi-

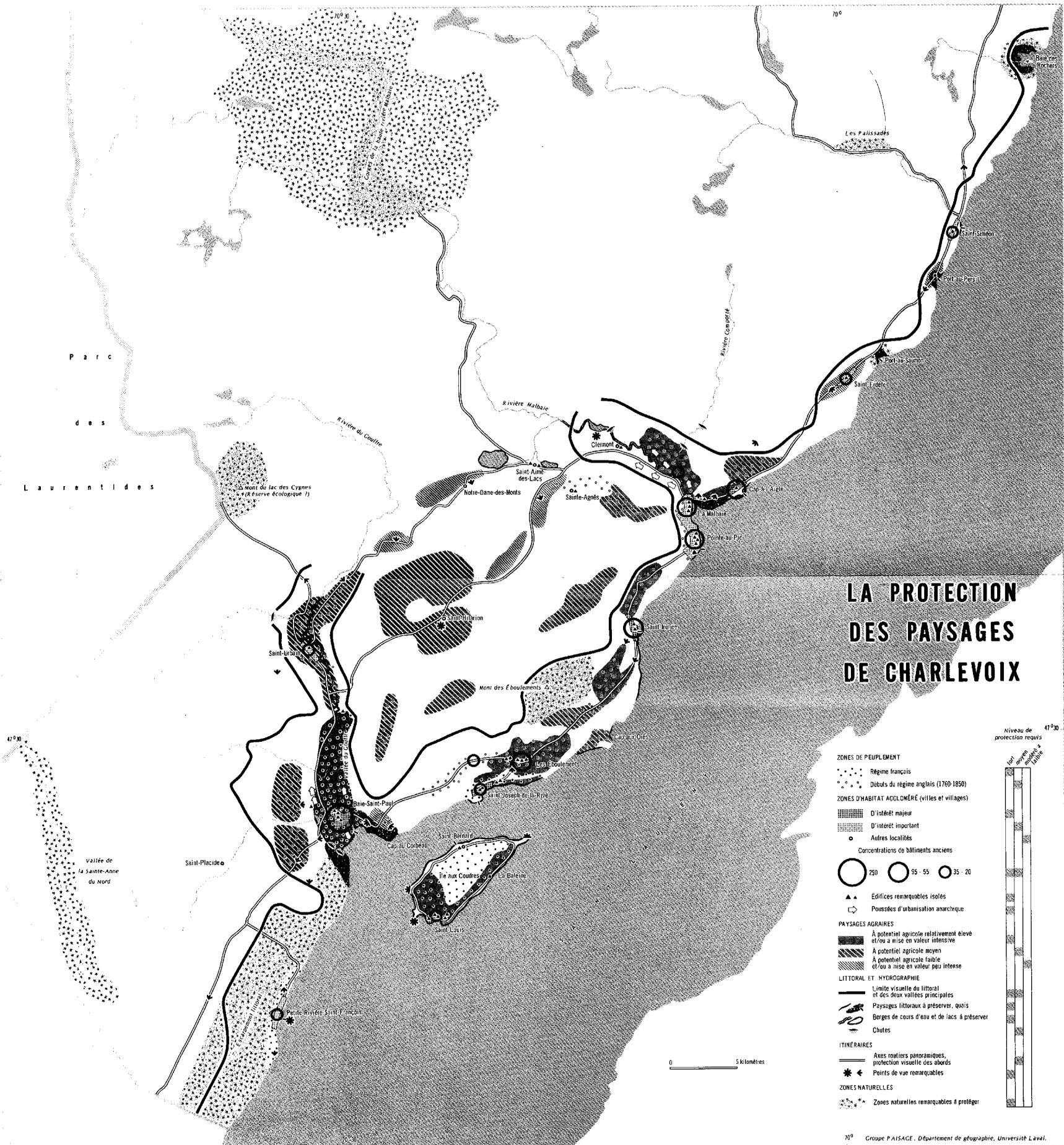


Figure 14



PHOTO 14 *La Nouvelle-Orléans : vue du quartier français vers l'extérieur. Au premier plan, la rue Upper Pontalba. L'édifice en hauteur situé sur la gauche est l'hôtel Marriott ; à droite, le nouveau siège social de Shell Oil. Les deux se sont installés à la Nouvelle-Orléans en raison de la présence du quartier français, 1973.*

tionnels seront sauvegardés (afin que l'on puisse contempler cet « objet d'autrefois ») mais la plupart des étalages seront transformés en boutiques. Le secteur en bordure du fleuve, autrefois affecté au stockage des balles de coton, sera transformé en prairie gazonnée formant ainsi un espace vert, soit un type d'utilisation du sol qui n'a jamais caractérisé ce secteur. Tous ces aménagements permettront finalement aux touristes de contempler, confortablement assis, le « Olde New Orleans » et d'en admirer le spectacle son et lumière. Le pourtour du quartier, où les mesures de sauvegarde ne jouent plus, connaît une expansion vertigineuse. La Lower Canal Street se modernise si rapidement qu'elle évoque Houston, Texas. Vers l'aval, du côté opposé à Canal Street, se trouve un autre vieux secteur, le Faubourg Marigny. Ce secteur sera bientôt désigné comme arrondissement historique, car ses résidents ont fait la découverte de la rentabilité du « site historique ». Déjà le coût des loyers s'y est accru et les Noirs le quittent petit à petit, probablement pour aller s'installer dans des secteurs sans valeur historique. Sur le bord de l'autoroute qui relie l'aéroport Moisant à la ville, les panneaux publicitaires sont si nombreux qu'ils constituent eux-mêmes une attraction. Sur le plan économique, la restauration du vieux quartier est sans aucun doute une réussite totale. Cependant, on parvient à d'autres conclusions si l'on considère d'autres aspects.

CONCLUSION

Quelle leçon faut-il tirer de l'expérience du Vieux-Carré ? Assurément, la Nouvelle-Orléans est un lieu unique, mais elle n'est pas l'unique exemple d'une restauration réussie aux États-Unis. De plus en plus, on constate que l'essor économique des villes américaines, qu'il soit ou non le résultat de la restauration, entraîne l'exode des pauvres, pour le plus grand bien des plus fortunés. Voilà qui ouvre la porte au développement anarchique. À la Nouvelle-Orléans, ce type de développement se manifeste non seulement à l'intérieur de l'arrondissement historique, mais encore sur son pourtour. Je ne crois pas que nous puissions échapper, en tant que défenseurs du patrimoine, d'avoir à partager la responsabilité d'une telle situation. L'histoire n'est pas un objet, et les arrondissements historiques ne sont pas des îles. Nous ne pouvons pas appuyer la restauration du Vieux-Carré fondée sur la notion de rentabilité, et nous laver en même temps les mains des effets qui en découlent, à savoir l'exode des citoyens pauvres et l'exploitation éhontée du paysage urbain.

Faut-il pour autant abandonner l'idée de la restauration patrimoniale dans les villes américaines ? Certainement pas. Mais il faudrait que nous articulions mieux notre argumentation et notre action. L'argumentation patrimoniale n'est pas un simple élément d'éloquence ; elle véhicule une vision de l'avenir. Le type de restauration que l'on pratiquera dépendra de l'argumentation que nous utiliserons, et cette argumentation devra d'abord s'appuyer sur la définition du type d'environnement qu'une restauration bien conçue doit créer. La restauration ne sera au mieux qu'un lamentable échec et, au pire, qu'une fraude si cette vision des choses ne s'impose clairement dans toute sa vérité.

NOTES

¹ Citation du *Time* (1^{er} novembre 1971) et reprise par Allan L. Steinbert dans un compte-rendu de l'ouvrage de John J. Costonis, *Space Adrift: Landmark Preservation and the Marketplace*, dans *Echoes of History*, 4 (3, mai 1974) : p. 45.

² GREIFF, Constance M. (1972) *Lost America from the Atlantic to the Mississippi*, et *Lost America from the Mississippi to the Pacific*. Princeton, N.J., Pyne Press.

³ New York State Council on the Arts, Syracuse University School of Architecture, Syracuse, N.Y., 1974.

⁴ Voir l'essai volontairement provocateur de LOWENTHAL, David (1966) *The American Way of History*. *Columbia University Forum*, Vol. 9 : 27-32. La lecture de cet article est essentielle pour quiconque s'intéresse sérieusement aux problèmes du mouvement américain de restauration. Lowenthal estime que ce que Ford a vraiment voulu dire, c'est que l'histoire que l'on enseigne est une sottise (bunk). C'est peut-être ce que Ford voulait dire, mais ce n'est pas ce que les Américains ont compris.

⁵ *Ibid.*

⁶ WARMAN, Edwin G. (1972) *The Eleventh Antiques and their Current Prices with Golden Treasures*. Uniontown, Pa., E.G. Warman Publishing Inc. Certains ont signalé le même phénomène en Amérique et en Europe. Une nouvelle publiée dans *Christian Science Monitor*, Feb. 6, 1975, p. 3A, s'intitule : « ... Nostalgia is an Industry in Europe. » Voir aussi LOWENTHAL, David (1975) *Past Time, Present Place: Landscape and Memory*. *The Geographical Review*, Vol. LXV, pp. 1-36, où la même idée est exprimée.

⁷ Une « categorilla » est le fruit de l'accouplement d'une catégorie et d'un gorille. Cette idée ingénieuse et utile est bien exposée dans un essai de Wright, « On Medievalism and Watersheds », dans son ouvrage *Human Nature in Geography*, Cambridge, Harvard University Press, 1966.

⁸ JACOBS, Jane (1961) *The Death and Life of Great American Cities*. New York, Random House ; GANS, Herbert (1962) *The Urban Villagers*. New York, Macmillan ; HALL, Edward (1966) *The Hidden Dimension*. New York, Doubleday ; HALL, Edward (1959) *The Silent Language*. New York, Fawcett ; GOLDMAN, Oscar (1973) *Defensible Space*. New York, Macmillan ; SOMMER, Robert (1969) *Personal Space : The Behavioral Basis of Design*. Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice-Hall. Le critique en architecture du *New York Times*, Ada Louise Huxtable, a écrit abondamment sur le sujet ; l'on peut voir un échantillon de ses essais acerbes dans le recueil *Will They Ever Finish Bruckner Boulevard ?* New York, Macmillan, 1970.

⁹ Voir WARNER, Sam Bass (1972) *The Urban Wilderness*. New York, Harper and Row. En particulier, les chapitres 3 et 4 : « The Engine of Free Enterprise » et « The Segregated City », décrivent les changements de spécialisation à l'intérieur des villes du XIX^e siècle.

¹⁰ Un rapport préparé pour le compte du Bureau of Government Research of New Orleans (octobre 1968) montre le rôle déterminant joué par le tourisme dans l'économie de la Nouvelle-Orléans : « An Economic and Social Study of the Vieux Carré, New Orleans, Louisiana », partie intégrante d'un rapport en plusieurs volumes : *Vieux Carré Demonstration Study*.

¹¹ L'histoire complexe de la lutte épique au sujet de la localisation de l'Interstate 310 nous est racontée dans FARRIER, Dean Grimes : « Impact of Environmental Legislation on the Transportation Decision-Making Process in New Orleans : The Derailment of the I-310 Riverfront Express-way », *Journal of Urban Law*, 51 (174) : 687-722.

RÉSUMÉ

LEWIS, Pierce F. : La restauration du patrimoine aux États-Unis : évaluation critique et orientations.

L'objectif de cet article est, d'une part de dresser un bilan des résultats de la sauvegarde et de la restauration du patrimoine architectural urbain des États-Unis, et d'autre part de définir les divers concepts qui sont invoqués par les défenseurs du patrimoine. L'auteur constate d'abord, qu'à de rares exceptions, les paysages urbains des XVIII^e et XIX^e siècles ont été détruits. L'une des principales causes de l'échec de la sauvegarde du patrimoine aux États-Unis est l'absence de conscience historique chez les Américains. L'histoire et les objets qui s'y rattachent sont considérés comme une marchandise. Mais il existe cependant un certain attachement romantique pour le passé qui s'exprime, souvent maladroitement, faute de pouvoir s'appuyer sur des concepts de restauration bien définis.

L'auteur analyse ensuite les divers concepts utilisés par les défenseurs des paysages historiques :

- la « mémoire culturelle », qui invoque la fidélité au passé ;
- la « patine du temps » qui est l'expression d'une perception esthétique et sensuelle des vieux objets ;
- la « proxémie », qui est en relation avec la notion de voisinage et la qualité de l'environnement social ;
- la « diversification de l'environnement », telle qu'elle existait autrefois, est un palliatif à la motonomie de l'architecture moderne ;
- la valeur économique est un concept qui vise à appliquer les analyses coûts-bénéfices aux opérations de restauration.

Le cas de la sauvegarde du Vieux-Carré, à la Nouvelle-Orléans, est ensuite présenté comme une réussite sur le plan architectural, mais un succès discutable sur le

plan social, puisque la population pauvre, des noirs en majorité, a été chassée du quartier par les loyers trop élevés. En conclusion l'auteur insiste sur la nécessité de bien définir les principes directeurs dans toute opération de restauration du patrimoine.

MOTS-CLÉS : Paysages urbains, patrimoine architectural, paysages historiques, sauvegarde et restauration du patrimoine, États-Unis, la Nouvelle-Orléans.

ABSTRACT

LEWIS, Pierce F. : The Future of the Past : Our Clouded Vision of Historic Preservation.

In this paper, the author defines the various concepts and positions taken by different groups of preservationists in the U.S. « The historic preservation movement », he asserts, « has been and continues to be, a thundering failure ». Despite all the efforts, and with rare exception, urban landscapes of the eighteenth and nineteenth centuries have been destroyed. One of the principal causes for the failure of the historic preservation movement in the U.S. is the absence of a reverence for the past, and the counter current of those with « romantic attachment » to the past has not been able to surmount the ongoing destruction, mostly due to the lack of clear, well-defined arguments for preservation.

The author analyses five elemental arguments used by preservationists. The arguments are :

- 1) Cultural Memory — Fidelity to the past can lead to the danger of preserving history like « a fly in amber ».
- 2) Antique Texture — the expression of an aesthetic and sensual perception of objects as an argument for preservation is done at the risk of being called elitist.
- 3) Successful Proximics — The preservation of old neighborhoods on the grounds that it will maintain the quality of the social environment is alluring, but such arguments cannot be universally applied and must be carefully studied.
- 4) Environmental Diversity — Environments of the past were more diverse than the present. However, « If you justify historic preservation on the grounds of environmental variety, you cannot complain if your variety comes in unexpected forms ».
- 5) Economic Gain — Applying cost/benefit analysis to historic preservation is certainly the strongest of the five arguments. The profits from various restoration projects have been very interesting, but the costs are paid more in terms of alienating the poor (by relocating them) and turning history into a nightly show à la Disneyland (Old Quarter of New Orleans).

The author concludes by insisting on the necessity of well-defined principles that carry with them a *vision* of the future.

KEY WORDS : Urban landscapes, historic preservation, historic landscapes urban renewal, architecture, environment. United States, New Orleans.